Lawrence d'Arabie

par Michel Renouard

INÉDIT

biographie

folio biographies

Extrait de la publication

FOLIO BIOGRAPHIES

collection dirigée par

GÉRARD DE CORTANZE

Extrait de la publication

Lawrence d’Arabie

par

Michel Renouard

Gallimard

Crédits photographiques :

1, 9, 11 : Getty Images / Hulton Archive. 2, 4, 17 : Archives Gallimard. 3 : Londres, Imperial War Museum (Q73536). 5 : Washington, Library of Congress. 6 : Londres, IWM (Q59595). 7 : Adoc-photos / Musée Nicéphore-Niepce, Ville de Chalon-sur-Saône. 8 : Londres, Imperial War Museum (Q59193). 10 : Corbis / Bettmann. 12 : Getty Images / Topical Press Agency / Hambrook. 13 : Bernard Shaw Estate / Society of Authors / The Library of the London School of Economics. 14 : Getty Images / Bert Morgan. 15 : Getty Images / Hulton Archive / Evening Standard. 16 : The Kobal Collection / Columbia. 18 : Juillard / Éditions Blake et Mortimer 2012.

© Éditions Gallimard, 2012.

Extrait de la publication

Né à Dinan, Michel Renouard a été apprenti typographe, correspondant d'*Europe 1,* de *Paris-Jour* et de l'agence Reuter, enquêteur de Dominique Lapierre pour *Paris brûle-t-il ?* et *Cette nuit la liberté,* journaliste à *Ouest-France*, puis professeur à Rennes, Poitiers, La Roche-sur-Yon, Carlisle (Angleterre), Nairobi (Kenya) et Amherst (États-Unis). Agrégé de lettres, docteur d'État en littérature américaine, ce professeur des universités, spécialiste de l'Empire britannique, a créé le Sahib, premier laboratoire français consacré aux études anglo-indiennes. Il connaît bien le Proche-Orient, du Bosphore au golfe d'Aqaba, du Caire à Bagdad, de Jérusalem à Damas. Depuis 1964, il a publié quarante-trois livres, parmi lesquels *Histoire et civilisations de la Méditerranée* (Ouest-France, 2006), *La Littérature indienne anglophone* (Atlande, 2008), *Naissance des écritures* (Ouest-France, 2011) et une douzaine d'œuvres de fiction, dont un roman historique sur la Seconde Guerre mondiale, en partie situé en Égypte et à Malte, *L'Indien du Reich* (Privat, 2007).

Extrait de la publication

Pour Liliane Kerjan,
qui connaît « le pays où fleurissent les citronniers… »

Extrait de la publication

Une odyssée familiale

1888. La reine Victoria, impératrice des Indes*, vient de fêter son Jubilé d'or. Son Premier ministre, Salisbury, est un conservateur bon teint (dont le neveu et assistant, Arthur Balfour, fera, en 1917, une déclaration qui entrera dans l'histoire). Après une brillante carrière diplomatique en Russie et dans l'Empire ottoman, le vice-roi des Indes, Dufferin, vient d'annexer la Birmanie à la Couronne. Même si les Britanniques restent prudents, la révolte des cipayes** (1857-1858), qui naguère a traumatisé les Indes et l'Empire, n'est plus qu'un mauvais souvenir. Ironie de l'histoire : c'est avec la bénédiction du vice-roi Dufferin qu'un haut fonctionnaire anglais, Allan Hume, a créé en 1885 le premier parti politique indien, le *Congress,* qui, à terme, conduira le pays à l'indépendance. Cette même année 1888, un certain Kipling, qui deviendra le plus

* On parlait alors « des Indes » (le sous-continent indien) et de l'« Empire des Indes » (l'Inde britannique, surnommée le *Raj,* mot hindi qui a la même étymologie que *Reich*).

** Cipaye : soldat de l'armée des Indes (le mot a la même origine turco-persane que le français *spahi*).

grand écrivain de l'Empire, publie « Baa, Baa, Black Sheep » dans le *Week's News* d'Allahabad, tandis que sort à Londres un ouvrage qui deviendra un grand classique, *Arabia deserta,* signé Charles Doughty.

En Afrique orientale, où quelques missionnaires et colons viennent de s'installer à Zanzibar et à Mombasa, la colonisation en est à ses balbutiements. Mais Malte est anglaise depuis 1816, Aden depuis 1839, Hong Kong depuis 1842. Des îles Malouines à la Nouvelle-Zélande, du Canada à l'Afrique du Sud, d'Aden à l'île Maurice, l'Union Jack flotte sur tous les continents et tous les océans. Bien que conçu par les Français, le canal de Suez, ouvert en 1869, fait surtout l'affaire des Anglais, qui peuvent ainsi gagner Aden, l'Afrique orientale, les Indes, Hong Kong, la Nouvelle-Zélande ou l'Australie. Seuls inconvénients : le canal borde les sables de la mystérieuse et inquiétante Arabie, et l'Empire ottoman a sous sa coupe l'Égypte, la Palestine, le Liban, la Syrie et la Mésopotamie. Du moins sur le papier, car cet Empire-là est à bout de souffle. Il suffirait d'un rien pour le faire tomber. Pour peu que les Britanniques réussissent à séduire le monde arabe — ils s'y emploient —, et l'Orient aussi leur appartiendra. Encore leur faut-il agir avec prudence, car ils ne veulent pas s'aliéner les nombreux musulmans des Indes.

À l'inverse des Français, persuadés de la valeur universelle et indiscutable de leurs schémas mentaux, les Anglais sont des pragmatiques. Finauds, ils s'adaptent aux coutumes et jouent double jeu,

parlant d'autonomie aux naïfs qui veulent bien les croire alors que, sous couvert de fouilles archéologiques, ils espionnent et dressent des cartes. L'Égypte, par exemple, n'est pas une colonie au sens strict, mais une sorte de *protectorat*. Si les Britanniques sont là, en somme, c'est pour protéger les Égyptiens, leur rendre service et faire leur bonheur. À part la France, la Grande-Bretagne a désormais peu de rivaux dans le monde. L'Allemagne, certes, est sur les rangs depuis 1884. Elle possède déjà des territoires en Afrique noire (Togo, Cameroun, Afrique du Sud-Ouest, Tanganyika…) et envisage de construire, à travers l'Empire ottoman, une ligne ferroviaire jusqu'à Bagdad. Présents en Érythrée, au sud-ouest de la mer Rouge, les Italiens en feront une colonie en 1890. La Belgique a pris pied au Congo en 1885, et le Portugal possède, çà et là, quelques territoires (Angola, Mozambique, Goa, Macao…). Les Pays-Bas, jadis si puissants, ont aussi un bel empire colonial (Indonésie, Guyane hollandaise…). De son côté, la Russie rêve de se rapprocher des mers chaudes, comme l'a montré la guerre de Crimée, qui a vu s'opposer la terre des tsars à une coalition (Grande-Bretagne, France, Sardaigne, Empire ottoman). Le Grand Jeu — qui voit, dans l'ombre, s'affronter la Grande-Bretagne et la Russie — bat alors son plein en Orient et à la périphérie des Indes, où les espions russes ne sont pas inactifs, tandis que les armées de Sa Majesté ont fort à faire en Afghanistan. Bien que discrets, les Américains sont présents au Proche-Orient par le biais des missions chrétiennes et des établissements d'ensei-

Extrait de la publication

gnement. L'école américaine des jeunes filles fonctionne à Djebail (Liban) depuis 1837 et le Robert College de Constantinople depuis 1863, tandis que le Syrian Protestant College a ouvert ses portes à Beyrouth dès 1866, un demi-siècle avant l'université américaine du Caire.

Les Européens et assimilés (Grande-Bretagne, Allemagne, France, Autriche-Hongrie, Grèce, Italie, Russie, Serbie et Turquie) se sont entendus, au congrès de Berlin de 1878, pour contenir les visées du tsar, réorganiser — au mieux de leurs intérêts — les Balkans et mettre sous perfusion un Empire ottoman en phase terminale. Ainsi, les Anglais vont-ils désormais « administrer » Chypre (l'annexion viendra en son temps). Bien située à proximité de l'Anatolie, des pays arabes et du canal de Suez, cette île permet de surveiller la côte orientale de la Méditerranée. Elle peut aussi servir de point d'appui sur la longue route des Indes, au même titre que Gibraltar, Malte, le protectorat d'Égypte, Aden et quelques îles au large de la péninsule arabe, par exemple la petite Socotra, protectorat depuis 1886. Bref, la Grande-Bretagne verrouille la Méditerranée et ses portes. C'est en héros que Benjamin Disraeli, un ancien Premier ministre, rentre à Londres du congrès de Berlin : « À la sortie de la gare de Charing Cross, les acclamations étaient formidables : Trafalgar Square était un tapis de têtes. On agitait chapeaux et mouchoirs. Les femmes lançaient des fleurs dans sa voiture*[1]. »

* Les notes bibliographiques sont regroupées en fin de volume, p. 301.

Extrait de la publication

Encore un effort, car il reste quelques territoires à acquérir, et l'Empire britannique sera bientôt — en 1897, lors du Jubilé de diamant de la reine —, au sommet de sa puissance. L'Empire romain n'était rien à côté de l'Empire britannique. Sur les cartes publiées au Royaume-Uni, les territoires conquis par la Couronne figurent en rouge, et chaque réimpression voit y figurer de nouveaux territoires :

> On s'enorgueillissait de relever sur les cartes les progrès d'année en année de ces belles taches écarlates (menacées parfois il est vrai par les zones toutes proches de couleur verte symbolisant les colonies françaises). Dès l'école primaire les Anglais s'habituaient à voir le monde pour une bonne part « peint en rouge[2] ».

À Londres, les faits divers sont, eux aussi, de couleur rouge en 1888 : Jack l'Éventreur fait ses premières victimes. Rien *a priori* à voir avec l'Orient, si ce n'est que la presse populaire, toujours prompte à désigner un coupable, laisse entendre que l'assassin est un juif. Tandis que l'affaire Dreyfus secoue la France, l'Irlandais Bram Stoker publie son roman *Dracula,* lui aussi marqué en filigrane par un certain antisémitisme.

En cette même année 1888, à Salonique — ville grecque de l'Empire ottoman —, un petit Mustafa, âgé de sept ans, est sur les bancs de l'école primaire. Il deviendra un jour le père de la Turquie nouvelle, sous le nom d'Atatürk. En Pologne, une famille juive fête les deux ans d'un certain David Gryn, qui deviendra Ben Gourion. Près de Londres, un adolescent de quatorze ans, Winston Churchill,

Extrait de la publication

fait sa rentrée dans la prestigieuse *Public School* de Harrow. À Chypre, près de Paphos, un jeune archéologue de vingt-six ans, David Hogarth, s'affaire sur le site d'Amargetti, tandis qu'à Oxford, au Lady Margaret Hall, une étudiante de vingt ans, Gertrude Bell, décroche en histoire la plus haute mention jamais donnée à une femme. Dans la lointaine Arabie, on fête les trois ans de Fayçal, un des fils du chérif de La Mecque, tandis qu'en Europe Guillaume II devient le souverain de l'Empire allemand.

C'est au matin du 16 août de cette année 1888 que naît à Tremadog, dans le nord-ouest du pays de Galles, Thomas Edward Lawrence. Un exceptionnel destin commence, et il ne commence pas sous les meilleurs auspices. À première vue, pourtant, l'enfant naît coiffé : son père, de son vrai nom Thomas Robert Tighe Chapman, alors âgé de quarante-deux ans, est un propriétaire terrien de souche anglo-irlandaise (c'est-à-dire que la famille d'origine anglaise est, depuis des lustres, installée en Irlande). Les Chapman se disent apparentés au navigateur, aventurier et écrivain sir Walter Raleigh. Ils descendent donc d'un officier de l'armée de Cromwell, et c'est en récompense de ses bons services que celui-ci s'est vu remettre les terres de Killua. À quelques pas du château, un obélisque a été dressé en l'honneur de Raleigh, l'ancêtre vrai ou mythique, qui aurait planté sur ces terres les premières pommes de terre d'Irlande. Plusieurs ancêtres, dûment attestés ceux-là, laisseront une trace dans l'histoire de l'Angleterre et de l'Empire, par exemple Henry Vansittart, gouverneur du Bengale

au XVIIIe siècle, ou son fils Nicholas, chancelier de l'Échiquier. Un des grands-pères de Lawrence s'appelait William Vansittart. Depuis 1782, la famille Chapman a droit au titre héréditaire de baronnet, ce qui permet à son titulaire d'être appelé *sir* (suivi du seul prénom). Il faut être anglais depuis des générations pour apprécier tout l'éclat de ce titre.

Le père de T. E. Lawrence a fait de bonnes études classiques et appris le français dans le prestigieux établissement d'Eton, puis reçu une formation spécialisée au Royal Agricultural College de Cirencester, en Angleterre. Il se contente, sans zèle excessif, de gérer ses biens, sinon en bon père de famille (l'expression paraîtrait en l'occurrence mal choisie), du moins en propriétaire terrien avisé. L'argent ne manque pas, et l'homme ne s'abaissera jamais à occuper la moindre activité salariée. Il parcourt la verte Irlande à cheval ou à bicyclette, va à la pêche et à la chasse (on le dit fine gâchette), s'intéresse à la photographie, la menuiserie et l'architecture. C'est un de ces hommes dont on dit qu'il a les pieds sur terre, même s'il ne dédaigne pas les promenades en mer. Comme beaucoup de *gentlemen* de la même époque, il lit peu (la littérature, surtout la fiction, étant une affaire de femmes).

Quand naît Lawrence, son père n'est pas encore baronnet, le titulaire du titre étant alors l'oncle Benjamin, dont les jours sont comptés : il meurt, en effet, quelques semaines après la naissance du garçon, en novembre de cette année 1888. Le titre passera au premier puis au deuxième fils de Benjamin, avant d'échoir, en 1914, au père de Lawrence, ce qui, semble-t-il, le laissera de marbre mais per-

Extrait de la publication

mettra à son épouse légitime d'enregistrer une ultime victoire : elle se fera désormais appeler *lady* Chapman. Point final d'une longue lignée. N'ayant pas de fils légitime, le père de Lawrence sera, bon gré mal gré, le septième et dernier baronnet Chapman, mais pour peu de temps, puisqu'il mourra cinq ans plus tard.

Marié en 1873 à une cousine, Edith Hamilton Boyd, cet homme a d'abord eu, entre 1874 et 1882, quatre filles : Eva, Rose, Florence et Mabel. Le couple, qui a une demeure familiale à Dublin, vit surtout dans la belle et vaste maison de South Hill, située près de la petite ville de Delvin, dans le comté de Westmeath, situé au nord-est de l'Irlande. Bientôt, les Chapman s'offrent les services de ce qu'ils appellent une gouvernante (même si le terme *nurse* aurait mieux convenu), Sarah Junner, une Écossaise presbytérienne (pas question de faire confiance à une catholique irlandaise du coin). Edith, l'épouse, laisse le souvenir d'une personne rêche et aigrie, pour qui la religion est une occupation à temps plein. De mauvaises langues — des catholiques, sans aucun doute — l'ont surnommée « la reine Vinaigre » et, même si son portrait a été noirci, les témoins à décharge sont, à l'évidence, restés muets. Le mari se met à boire plus que de raison et se demande si, d'aventure, l'herbe ne serait pas plus verte ailleurs. Elle l'est, en effet, et nul besoin d'aller très loin pour s'en persuader. Il suffit de regarder la gouvernante, une petite femme de grande beauté qui, bien que très religieuse elle aussi, a ses moments de douceur. Et ce qui devait arriver arrive : le propriétaire terrien tombe amou-

Extrait de la publication

reux de Sarah, de quinze ans sa cadette. La jeune femme attend bientôt un bébé et doit, dans l'urgence, quitter son emploi. Le mari infidèle trouve, à Dublin, un logement pour la belle, et un premier fils, Montagu Robert (appelé Bob par la famille), naît à Dublin, en 1885. L'enfant est bien enregistré sous le patronyme de son père, lequel partage désormais son temps entre sa femme et sa maîtresse, jusqu'au jour où l'épouse apprend par un domestique l'existence de cette liaison. Une trahison conjugale d'autant moins acceptable pour l'épouse que sa rivale avait vécu sous son toit et que ses filles l'adoraient.

Entre les deux femmes, il faut choisir. Chapman élit la plus jeune mais, de ce fait, il lui faut se protéger du scandale, la bonne société anglo-irlandaise (en vérité beaucoup plus anglaise qu'irlandaise) n'ayant que mépris pour les coureurs de jupons et les séducteurs de soubrettes. Depuis 1857, le divorce est, certes, devenu plus facile, mais il reste rare et, en l'occurrence, il ne peut en être question, puisque l'épouse abandonnée le refuse. Entretenir dans les coulisses une maîtresse de basse caste est une chose, la pousser sur l'avant-scène, aux yeux de tous, en est une autre. Chapman a commis une double faute : morale et sociale. Alors, il abandonne son prestigieux patronyme — celui des baronnets —, et se fait appeler Lawrence (nom du père supposé de Sarah Junner, elle-même enfant illégitime). Dans les pays de grande liberté comme l'Angleterre, changer de nom est aisé. Changer d'épouse est beaucoup plus délicat.

Ainsi mariés de la main gauche, M. et Mme

Extrait de la publication

Lawrence prennent la fuite, traversent la mer et s'installent avec le bébé à Tremadog, au pays de Galles, une bourgade située à moins de deux kilomètres de la côte (au cas où quelque urgence appellerait le *gentleman-farmer* sur ses terres). C'est là que naît bientôt un deuxième fils, Thomas Edward, que la famille surnommera Ned. Gallois par le seul hasard de la naissance, le futur Lawrence d'Arabie ne vivra jamais en Irlande, le pays qui, depuis Cromwell, a été la terre de ses ancêtres. Pour autant, il lui arrivera, quand cela l'arrange, de se dire irlandais.

La vie de T. E. Lawrence commence sur une double maldonne. Son lieu de naissance, dû au hasard d'une cavale conjugale, ne correspond en rien à l'histoire familiale, et même l'identité d'état civil est mensongère, puisque l'enfant aurait dû s'appeler Chapman. Il n'apparaît cependant pas que Lawrence et ses frères concevront de cette situation, qu'ils apprendront sur le tard, un de ces *traumatismes* dont la psychologie freudienne est friande. Ils connaîtront — au pays de Galles, en Écosse, en Bretagne, à Jersey et en Angleterre — une enfance vagabonde, celle dont rêvent tous les enfants. La pédagogie de l'époque est rude, et la discipline sévère. À la maison comme à l'école, les punitions corporelles font partie d'une éducation virile bien comprise, celle qui prépare à la vie militaire et à la défense de l'Empire (dans les établissements privés, les châtiments corporels ne seront supprimés qu'un siècle plus tard, en 1999). Les frères Lawrence, comme leurs contemporains, seront élevés à la dure et dans le strict respect de la Bible,

Extrait de la publication

les journées commençant par la prière du matin. Pour autant, ils ne manqueront jamais de rien, et surtout pas de l'essentiel : l'amour de leurs parents toujours à leurs côtés, puisque aucun des deux ne travaille. Cette présence de tous les jours est parfois pesante, voire envahissante, d'autant que Sarah déborde d'énergie, en fait trop et dirige la maisonnée d'une main de fer. Faut-il, pour autant, en faire une mère rêche et indigne ? Toute sa vie, elle fera au contraire preuve d'un grand courage, faisant face avec dignité à la mort de trois de ses fils. Née en 1861, elle est une de ces femmes, pétries de valeurs morales, qui veulent modeler à leur image leur mari, leurs enfants, et tous les démunis auxquels elles veulent venir en aide. Sans être aussi bigote que celle qui l'a précédée, la jeune Écossaise reste une vraie protestante. Ne pouvant épouser l'homme, déjà marié, qu'elle aime, elle sait bien qu'elle vit dans le péché. Reste que cette mère fascine et irrite Lawrence, comme il s'en expliquera, en 1927, dans une longue lettre à sa confidente Charlotte Shaw :

> Mère est assez surprenante : extrêmement captivante. Elle a des idées si arrêtées, si catégoriques [...]. Je suis terrifié à l'idée qu'elle sache quelque chose de mes sentiments, de mes convictions, ou bien de ma façon de vivre [...] Elle a vécu entièrement pour mon père, qu'elle a jalousement arraché à sa vie et à son pays d'autrefois, contre vents et marée[s], et elle l'a conservé comme le trophée de son pouvoir [...]. C'est à ma mère que je dois cette horreur de tout ce qui est famille et indiscrétion. Et malgré tout, vous devez saisir qu'elle est ma mère, et quelqu'un d'extraordinaire. Le fait de l'avoir connue me préservera à jamais de faire d'aucune femme une mère, par qui naî-

Extrait de la publication

traient des enfants. Je pense qu'elle s'en doute : mais elle ignore que [c]e conflit intérieur [...] fait de moi une guerre civile permanente[3]...

Toute sa vie, Lawrence se sentira différent et en marge de la société et de la vie ordinaire. Même son identité restera flottante. Il changera volontiers de nom. Au fil des années et des circonstances, Thomas Edward Lawrence se fera aussi appeler John Hume Ross, T. E. Smith, Colin Dale, T. E. Shaw ou, tout simplement, T. E. Peu importe, désormais. Le mythe créé en Orient lui donnera un titre de noblesse plus prestigieux que celui de baronnet : *Lawrence d'Arabie*, un roi, en somme, mais un « roi sans couronne ». Un titre qu'il ne devra pas au sang, mais à lui-même, et c'est sous ce nom qu'il restera dans l'histoire.

Tremadog, au pays de Galles. C'est ici, pour Lawrence, que tout a commencé. Le nom sonne breton, et il y a bien dans le Morbihan un lieu-dit Trémadec (le préfixe toponymique « tre- » est commun au gallois et au breton), mais ce Tremadog n'honore pas, en l'occurrence, quelque saint celtique : le toponyme vient du fondateur de la bourgade, un certain William Madocks, propriétaire terrien, homme d'affaires et député. Mais — coïncidence — Madog est aussi le nom d'un prince gallois qui aurait découvert l'Amérique bien avant Christophe Colomb et enseigné le gallois aux Peaux-Rouges… Tout ce qui, de près ou de loin, se rapporte à Lawrence s'inscrit aux portes de la légende.

Au début du XIXe siècle, ledit William Madocks

Extrait de la publication

Wagner, par JACQUES DE DECKER

Andy Warhol, par MERIAM KORICHI

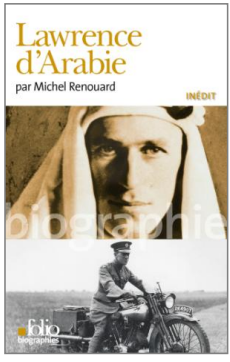
Oscar Wilde, par DANIEL SALVATORE SCHIFFER

Tennessee Williams, par LILIANE KERJAN. Prix du Grand Ouest des écrivains de l'Ouest 2011.

Virginia Woolf, par ALEXANDRA LEMASSON

Stefan Zweig, par CATHERINE SAUVAT

Extrait de la publication



Lawrence d'Arabie
Michel Renouard

Cette édition électronique du livre
Lawrence d'Arabie de Michel Renouard
a été réalisée le 28 novembre 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070444144 - Numéro d'édition : 184807).
Code Sodis : N49839 - ISBN : 9782072448966
Numéro d'édition : 232809.

Extrait de la publication